

# LA PARTITION INVISIBLE DU GRAND ORCHESTRE MEDIATIQUE

## 8 - L'événement médiatique et l'ordre des choses

Par Marc Sinnaeve\*

L'approche *événementielle* de l'information est considérée, plus que jamais, par les professionnels comme l'essence même du journalisme.

Parmi la multitude de faits sociaux susceptibles de construire l'actualité du jour, priorité est donnée à ceux qui sont dans le temps court du présent immédiat : les *réalités du moment* qui sont ce que Balzac, déjà, appelait « *les bâtons flottants de l'actualité* »<sup>1</sup>. Ils sont la matière première du journalisme : « *L'événement apparaît ainsi comme le principal, sinon l'unique, mode d'accès du journalisme à la réalité sociale* », note Thomas Ferenczi<sup>2</sup>.

Son traitement, à chaud, constitue, aux yeux de beaucoup de professionnels, le paradigme par excellence du métier d'informer. Il correspond même, peut-on dire, à une sorte d'excitation ou de jouissance journalistique de la réactivité dans l'instant. Qu'un « gros » événement se produise, et c'est le taux d'adrénaline de l'ensemble des rédactions concernées qui monte en flèche.

Mais qu'est-ce au fond qu'un *événement* ?

Dans le schéma journalistique, c'est ce qui fait, plus ou moins, rupture, ce qui dérange l'ordre –

jugé – *normal* des choses, le cours routinier du temps.

- Soit par son ampleur (des températures de très grand froid ; un nombre de participants à une manifestation ; une crise bancaire mondiale, systémique ; une grève des raffineries pétrolières qui bloque l'approvisionnement de tout un pays ; l'éruption d'un volcan qui paralyse le trafic aérien européen pendant des semaines, etc.).
- Soit par son caractère imprévu, inédit ou record (la désignation de pays d'Europe de l'Est et du « monde musulman » comme prochains organisateurs d'une compétition de football ; une femme élue chef de l'Etat au Brésil ; un embouteillage monstre sur les routes du pays, etc.).
- Soit par une combinaison des deux donnant matière à (s')émouvoir (les attentats du 11 septembre 2001 ; de fortes inondations... chez « nous » ; une mère de famille qui tue ses cinq enfants « à côté de chez soi » ; un nombre important de demandeurs d'asile réduits à vivre dans la rue en période hivernale ; le sauvetage de quelques dizaines de mineurs chiliens retenus prisonniers à

plusieurs centaines de mètres sous terre pendant plus de deux mois, etc.)

Ce qui fait l'événement correspond ainsi presque toujours à un *désordre*, une *discontinuité*, une *rupture* ou une *transgression* de l'un des trois grands ordres : l'ordre de la nature, l'ordre de la société, l'ordre de la nature humaine<sup>3</sup>. L'événement se donne à lire, dans la dramaturgie médiatique, comme un *dysfonctionnement* qui viendrait bouleverser, momentanément ou durablement, l'ordre *logique* des choses. Sans pour autant, en général, que la logique de l'ordre, ni l'ordre lui-même ne soient jamais expliqués, moins encore questionnés.

Ces *accidents* qui surviennent apparaissent presque toujours *regrettables*, implicitement ou explicitement. Et mécaniquement plus que rationnellement. La Russie organisera le Mondial de 2018 ? Et le Qatar en 2022 ? « *C'est le rouble et les pétrodollars qui l'emportent sur le foot* », tonnent les commentaires<sup>4</sup>. L'effondrement des places boursières est présenté comme un « tsunami financier », leur redressement comme une « embellie ». Pour qui ? Pourquoi ? Par rapport à quelle norme ? Et quelle légitimité de la norme ? « *On montre toujours l'infraction à la règle, sans jamais s'interroger sur la règle ou l'ordre qui préexistait à l'infraction.* »<sup>5</sup> Ces questions, effectivement, ne sont presque jamais posées, ni même envisagées...

### **La pointe de l'iceberg**

Pourtant, un journaliste lui-même<sup>6</sup> le dit : « *A travers lui [nda : l'événement], les médias, s'ils font bien leur travail, s'efforcent de saisir une réalité sociale plus complexe et plus riche.* » Idéalement, l'événement ne devrait être qu'un point de départ, la pointe visible de l'iceberg.

Certes, dans les formats ordinaires de l'actualité journalistique, cette réalité plus large et immergée ne peut jamais qu'être esquissée. Particulièrement dans le travail journalistique de télévision, eu égard à la plus grande lourdeur du support. La télévision est sans conteste, aussi, le média le plus exposé aux lois de la concurrence ; elle doit composer, pour ce prix, avec les exigences d'une concision et d'une rapidité croissantes qui rendent plus inconfortables encore la pratique du journalisme télévisé<sup>7</sup>.

Le constat ne met pas en cause, toutefois, le savoir-faire, ni le professionnalisme des journalistes des journaux télévisés. Nous faisons complètement nôtre le propos de Hugues Le Paige<sup>8</sup>, lui-même ex-journaliste du JT : « *Lorsqu'il décide de mettre les moyens en œuvre et de se donner le temps, le Journal Télévisé peut nous offrir une information qui nous éclaire sur les enjeux du monde, qu'ils soient proches ou lointains. Mais la résistance à la pression du courant dominant est un exercice difficile et parfois périlleux.* »

Ce que l'on observe, en effet, dans l'évolution en cours, c'est que, lorsqu'il croise l'impératif d'immédiateté, le code de l'événementialité conduit, dans son effervescence de l'instant, à évacuer purement et simplement toute (mise en) perspective, historique, comparatiste ou (un tant soit peu) analytique. Surtout dans des moments d'« émotion » ou de « consensus », national ou mondial.

Ce qui compte en pareilles circonstances, c'est de *rapporter*, de *relater*... sans délais et en gros plan(s). Au compte-rendu un minimum distancié et pensé tend à se substituer alors un journalisme de la narration de l'instant, toujours à son comble.

Or, un *événement* ne se résume pas à son paroxysme, plus ou moins spectaculaire ou frappant, par lequel il s'inscrit à l'agenda médiatique : sous le pic événementiel, il y a des processus, des modes de transformation, des flux, des devenirs, pas toujours saisissables à l'œil nu, mais indissociables du *fait événementiel* qu'ils font soudain émerger.

Ce que l'on constate, c'est que le journalisme de l'événement tend justement à dissocier son produit de ce qui le produit. C'est le propre de la *pensée mutilante* qu'Edgar Morin oppose à la *pensée complexe*<sup>9</sup> : « *La mutilation vient quand on dénie toute réalité et tout sens à ce que l'on a éliminé.* »

Coupé de ses racines, l'événement médiatique traité dans une immédiateté toujours plus rapprochée perd de sa substance, il se dévitalise et se fige ; il se fixe en un *instantané* de réel, un *cliché* en somme, sur la toile médiatiquement tendue de l'émotion collective. Cette information

clichée est porteuse d'une impression de déjà dit, de déjà vu ou de déjà entendu, d'un sentiment de forte prévisibilité des mots ou formules employés (« absolue nécessité », « toutes affaires cessantes », « un véritable séisme », « un pavé dans la mare »...) <sup>10</sup>

D'où cette impression d'assister, de jour en jour, à la même représentation théâtralisée des choses du monde, en dépit de la diversité de l'actualité.

### **Une vision fixiste du monde**

Corollairement, le régime médiatique de l'événement, comme format de prédilection de l'information contemporaine, implique une vision figée et fixiste du monde. Conservatrice. Le paradoxe n'est pas mince, vu les remous, les tourments, le tourbillon permanent que l'actualité met en scène...

En effet, si l'on part du principe que l'information rend compte de « ce qui se passe », et que l'événement est, plus que tout autre, ce qui vient bousculer l'ordre des choses, mettre celui-ci en mouvement, cela revient à penser l'ordre ordinaire des choses (en temps non événementiel, donc) comme immobile, immuable. Habituellement, il ne s'y passerait rien... de médiatiquement significatif. Rien à dire, rien à voir, moins encore à questionner. Circulez !

La manière dont les médias ont, majoritairement, mis en récit le conflit du Golfe en 1990-91, est à cet égard exemplaire : « *On nous a raconté la guerre du Golfe comme on nous raconte un conte, analyse le chercheur Gérard Leblanc<sup>11</sup> : il était une fois un Golfe arabe où la paix régnait. Un jour, un grand méchant loup, Saddam Hussein, a voulu dévorer un tout petit animal, le Koweït. Il a fondu sur lui pour le dévorer. Mais heureusement les forces du bien – les Alliés – se sont interposées pour le sauver (...). Cette scénarisation classique qui vient du fond des âges et qui domine la télévision tend à endormir la vigilance du téléspectateur. Comme si la paix avait toujours régné dans cette région du monde.* »

L'état du monde se voit de la sorte assimilé à un ordre irrémédiable, à accepter comme tel, comme s'il était *naturel*, donné une fois pour toute. Et perturbé de temps à autre par ce qui surgit, avant

de retrouver son état initial. Ce qui correspond au moment où les médias « décident » de tourner la page et, en se désintéressant de la situation, laissent supposément l'ordre *normal* des choses reprendre ses droits, à l'abri des regards et de la fureur en mouvement de l'actualité.

On aurait donc là affaire à un autre type de *cliché*. Plus précisément à un *lieu commun* (en tant, lui, que fait de contenu ou de pensée, comme le définit Pascal Durand) : c'est-à-dire un constat de *ce qui va de soi*, une idée banale, *commune*... à tous ou à beaucoup, un « *jugement porté par tout le monde et en toute circonstance, ou, du moins, par le plus grand nombre* » (au sens d'Aristote<sup>12</sup>). Une pensée qui relève du *sens commun*, au point d'en devenir *vérité incontestable*.

On s'y raccrochera d'autant plus volontiers que l'événement médiatique, placé régulièrement sous le signe de la peur, peut provoquer un sentiment de déstabilisation et de malaise.

La répétition en boucle des mêmes informations et, souvent, des mêmes formules déploie une *confirmation circulaire* du discours médiatique du moment qui paraît se fonder en vérité d'évidence, alors que son contenu est toujours profondément discutable.

Ainsi, à propos d'une grève du personnel des trains et de ses conséquences : « Les usagers des chemins de fer se sont retrouvés pris en otage, une fois de plus ». A propos de l'arrêt d'un match de football suite à des violences dans les tribunes : « La grande fête du sport a été gâchée par quelques énergumènes... ». A propos d'un coureur exclu du tour de France pour dopage : « Il n'y a pas de place pour les tricheurs dans le sport ». A propos du blocage d'une négociation salariale : « Dans l'environnement hautement compétitif qui est le nôtre, nous ne pouvons pas nous permettre de dérapage salarial ». A propos de mesures budgétaires d'austérité : « Les efforts de tous seront nécessaires »...

Les sentences et les séquences *doxiques* qui peuplent le discours et la vision médiatique sonnent de manière d'autant plus crédible aux oreilles que la pensée commune, dont elles relèvent, crée une connivence implicite entre le média producteur et le public récepteur. Elles contribuent, estime Pascal Durand, à une

« euphorie de la conformité », grâce à laquelle se trouvent partagées et, donc, confirmées les valeurs, les idées ou les émotions immédiatement disponibles.

C'est, on l'a vu précédemment, un des ressorts de l'information fusionnelle à visée audiométrique : créer une émotion collective, un consensus autour de sentiments, de perceptions ou d'idées simples, immédiatement partageables par la plus large audience possible...

On en arrive ainsi à devoir constater avec Noam Chomsky que le travail journalistique remplit, sans le vouloir, une fonction décisive dans la « fabrication du consentement »<sup>13</sup>. Consentement, s'entend, aux pensées et aux valeurs du système établi.

\*Marc Sinnaeve, Professeur à l'IHECS

---

<sup>13</sup> Noam CHOMSKY & Edward HERMAN, *La fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*, coll. Contrefeux, Agone, 2002.

---

<sup>1</sup> Dans sa *Monographie de la presse parisienne* de 1843 (cité par FERENCZI, 2007, 14).

<sup>2</sup> *Le journalisme*, PUF, coll. Que sais-je ? p. 16.

<sup>3</sup> Comme l'a montré le chercheur en cinéma et communication Gérard Leblanc dans son ouvrage *Scénarios du réel* (L'Harmattan, 1997).

<sup>4</sup> Quand les Etats-Unis ont eu ce « privilège » en 1994, il était moins question de la force d'attrait du dollar que de l'opportunité de faire mieux connaître le sport-roi sur le sol de la première puissance mondiale.

<sup>5</sup> Gérard LEBLANC, « L'info télé, scénario du déjà-vu », *Libération*, 5 mai 1997.

<sup>6</sup> Thomas FERENCZI, op. cit. p. 18.

<sup>7</sup> Ce qui explique que la critique des médias, à travers les exemples et les référents qu'elle utilise, se focalise souvent sur la télé : celle-ci ne fait office de repoussoir que dans la mesure où elle amplifie, parfois jusqu'à la caricature, les effets des contraintes qui pèsent sur le traitement de l'information en général.

<sup>8</sup> TV publique contre World Company, Labor, 2001, p. 66.

<sup>9</sup> Pour affronter le défi de la complexité, « et non plus la dissoudre ou l'occulter », Morin propose la *pensée complexe* et la *raison ouverte* comme instruments clés de l'immense boîte à outils qu'il expose dans sa *Méthode* : œuvre encyclopédique, globale et détaillée, qui vise à comprendre et réorganiser savoirs, société, politique, éthique, humanité... (rééditée en 2008, Seuil)

<sup>10</sup> Pascal DURAND, « Lieu commun et communication », in *Médias et censure. Figures de l'orthodoxie*, ULg, 2004, pp. 83 – 106.

<sup>11</sup> Gérard LEBLANC, *Les scénarios du réel*, L'Harmattan, 1997, (2 tomes).

<sup>12</sup> Livre II de sa *Rhétorique*.